Joëlle ZASK, *Introduction à John Dewey*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2015, 125 pages

Julien Péquignot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10914>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10914

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 428-429

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julien Péquignot, « Joëlle ZASK, *Introduction à John Dewey* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10914> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10914>

certain aspects de ces luttes dont la dimension visuelle est méconnue. Des arrestations de grévistes sont présentes dans l'ouvrage, ainsi que des cartes postales représentant de non-grévistes se rendant au travail, escortés par la police, permettant de saisir le climat tendu de cette période. Au-delà de ces mouvements sociaux, les cartes postales proposées dans l'ouvrage d'Anne Steiner font accéder à toute la société industrielle de l'époque et à la vie autour des usines : des familles, des enfants, des animaux domestiques apparaissent sur ces cartes postales, car les grèves bouleversaient évidemment toute la vie quotidienne. La conclusion de cet ouvrage est à regretter, parce qu'inexistante, alors qu'elle aurait sans doute pu constituer une bonne synthèse des luttes sociales en France à cette époque – puisque seules quelques luttes sont détaillées dans l'ouvrage – et donner aux lecteurs une ouverture sur de nouvelles pistes de recherche, relatives par exemple à la grande question des identités ouvrières. Malgré tout, si l'objectif de l'auteure était de donner des éléments factuels sur les mouvements sociaux en France à la Belle Époque, alors le pari est réussi. Il donne à voir – car richement illustré – une société en lutte, en « guerre sociale », dont les images la représentant restaient méconnues.

Marine Simon

GRHis, université de Rouen, F-76821
marine.simon@etu.univ-rouen.fr

Joëlle Zask, Introduction à John Dewey

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2015, 125 pages

Ce livre, publié dans une collection de manuels, se présente plutôt sous la forme d'un essai sur le philosophe américain John Dewey. Cela n'empêche en rien l'ouvrage d'avoir la clarté, la dimension synthétique, mais aussi la précision, le souci pédagogique enfin, attendus dans de tels formats. Pour résumer dès à présent le constat qui s'impose à la lecture, cet ouvrage est réussi, utile et utilisable autant pour et par les novices que les connaisseurs de l'œuvre de John Dewey. Une restriction néanmoins concerne le titre, plus général que le propos. En effet : « à travers une lecture destinée à présenter l'œuvre de Dewey dans le contexte de son élaboration, plus que dans celui de la reprise multiforme dont il fait l'objet depuis une quinzaine d'années, cet essai propose d'aborder l'enquête sous l'angle de sa fonction sociale, des services publics qu'elle rend et de sa contribution irremplaçable aux pratiques de la démocratie » (p. 5). Ainsi, le titre est-il un peu erroné, écart que l'auteure prend soin de rectifier dès l'introduction, mais qui peut décevoir l'acquéreur se non averti.e : des pans

importants de la pensée de John Dewey ne seront pas abordés. C'est par ailleurs un gage de sérieux, de ne pas prétendre rendre compte d'une pensée d'une telle ampleur dans un espace manifestement trop réduit pour la tâche. Pêché véniel donc, tout à fait pardonné par la qualité de l'ouvrage.

Celui-ci est composé de cinq parties : *La philosophie sociale : son sens, sa fonction* (pp. 8-23) ; *Critique de la philosophie politique* (pp. 24-39) ; *De l'expérience à l'enquête : les enjeux de l'interactionnisme* (pp. 40-70) ; *L'enquête sociale* (pp. 71-90) ; *L'organisation démocratique du public* (pp. 91-110).

Dès le départ, l'originalité, la richesse et la profondeur de la pensée de John Dewey apparaissent. Son analyse de son temps (principalement l'entre-deux guerres) s'est bien sûr centrée sur les multiples crises que rencontre(nt) la(les) démocratie(s). Crises politiques bien entendu, avec la montée des fascismes – et pas seulement en Europe –, mais aussi sociales (les pics comme 1929 ou plus systémiques dues à la structure même du capitalisme) et morales. Se distinguant de la Théorie Critique par sa position plus humble, refusant la domination hautaine du penseur sur ses contemporains, John Dewey arrive à des conclusions souvent à rebours de son temps – et du notre – où le refus du naturalisme s'accompagne de l'impériorité pour la philosophie, notamment politique, d'être d'abord et avant tout sociale : sociale d'extraction, sociale de fin (au sens de cause finale), sociale de mise en œuvre, c'est-à-dire par le consentement mutuel au sein de la communauté démocratique et non par l'imposition vectorisée de haut en bas, quand bien même « pour le bien commun ».

Le projet de John Dewey se révèle ainsi extrêmement original et actuel de façon saisissante. L'idée que l'enquête sociale est le préalable *sine qua non* à toute pensée du social et *a fortiori* à tout action dans et sur le social en fait indubitablement partie et le lecteur d'aujourd'hui ne peut que se désoler que cette vérité ait déjà été dite (et démontrée) mais ne soit toujours pas tenue pour acquise. De même, Joëlle Zask montre clairement combien tout le travail de John Dewey tourne autour de l'idée que la seule démocratie, non seulement qui vaille, mais qui soit, en fait, possible – réellement démocratie –, est celle qui se construit par la libre et volontaire participation des citoyens. Résolument non pessimiste, à une époque où les prophètes, « intellectuels », « penseurs » et autres pseudo-scientifiques accumulaient les brûlots contre les masses, les médias, la foule, l'essence délétère des sociétés contemporaines issues de la modernité et

de la révolution industrielle, etc. (de Herbert Spencer à Harold D. Lasswell en passant par Walter Lippmann ou José Ortega y Gasset), la pensée de John Dewey « ose » demander du temps. Le temps de l'enquête et de l'expérience, le temps de la collégialité et de la confrontation, de la discussion et de la réfutation, de l'erreur et de la rectification.

Si le philosophe ose ainsi, c'est que, grand lecteur des travaux de son temps, à commencer par les grands travaux interactionnistes dont il est contemporain, John Dewey parvient à la conclusion logique qu'il n'est rien de l'humain qui ne soit dû au social. Ainsi l'idéal/ idéologie libéral/e, pour lui tout américain qu'il soit, se trouve nécessairement en échec car postule que d'une manière ou d'une autre, à un niveau ou à un autre, l'individu peut et doit être considéré *per se*. Or, « la connaissance est une fonction de l'association et de la communication ; elle dépend de la tradition, d'outils et de méthodes transmises, socialement développées et consacrées. Les facultés d'observation effective, la réflexion et le désir, sont des habitudes acquises par l'influence de la culture et des institutions de la société, non des pouvoirs inhérents et donnés » (p. 103, citation de J. Dewey, *The Public and its Problems*, LW, vol. 2, Paris, Gallimard, 2010, p. 254). Et Joëlle Zask de justement synthétiser : « Que les individus soient souvent incapables de gouvernement ne prouve pas qu'ils soient naturellement déficients, mais prouve que l'organisation sociale, les habitudes et les croyances les condamnent à l'être » (p. 103). De ce point découle la nécessité de penser l'éducation publique – et l'on sait quelle contribution John Dewey a apporté à ce qu'on nomme les sciences de l'éducation – afin qu'elle se fasse non pas en fonction de prétendus donnés naturels, mais en fonction et parfois en se démarquant de l'organisation sociale ; non pas pour pérenniser *in fine* cette dernière sous couvert d'altruisme, mais bien pour la conduire vers une forme compréhensive, collective, consentie et argumentée de structuration des rapports sociaux, amenée en toute logique à être sans cesse reprise, repensée et réformée.

À partir de là et significativement à la fin de l'ouvrage, l'auteur montre qu'ici se situe le centre nodal du pragmatisme de John Dewey – qui doit à Charles S. Peirce bien plus qu'à William James – et qui se manifeste dans la position épistémologique que le philosophe adopte. L'intelligence est nécessairement sociale, collective et collégiale et l'expérience n'existe et ne peut être mobilisée qu'en tant qu'elle est communicable et communiquée, informée pourrait-on dire. « De même qu'idéalement le citoyen perçoit la communauté comme la condition de sa contribution

sociale et politique » (p. 105), le scientifique n'existe qu'en tant que membre constitutif d'une communauté. Resurgit ici la nécessité vitale de l'enquête qui ne peut être qu'une étape ou une option, mais définitivement le socle inamovible de la science (sociale), comme l'expérimentation est celui des sciences (de la nature). À cet aune, la partie sur l'enquête sociale, notamment la *critique du positivisme* (p. 73 sqq.), est absolument passionnante, ne serait-ce que par les discussions qu'elle suscite, d'une actualité scientifique et « citoyenne » indiscutable.

Pour conclure, ce texte érudit, doté d'une très belle bibliographie, qui à elle seule mérite l'intérêt, réussit là où beaucoup ont échoué. L'ouvrage est à la fois une introduction didactique, une lecture documentée et critique, et une présentation synthétique. Tout cela donne un livre profitable à lire, utiliser et réutiliser.

Julien Péquignot

Elliadd, université de Franche-Comté, F-25000

Julien.pequignot@gmail.com

Langue, discours

Vincent CAPT, *Poétique des écrits bruts*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Collection de l'Art brut, 2013, 393 p.

L'ouvrage de Vincent Capt est consacré à l'étude de deux corpus d'« écrits bruts » qui font partie de la Collection de l'Art Brut, à Lausanne. Leurs auteurs sont Gaspard Corpataux (1838-1917), interné pendant la moitié de son existence ; et Justine Python (1879- ?), internée pendant six mois. Toutefois, les analyses textuelles comptent 30 et 21 pages, alors que 140 pages sont consacrées à la reproduction et la transcription des corpus et plus de 156 aux trois parties théoriques (conclusion incluse). L'ouvrage apparaît plus comme l'illustration du cadre théorique où Vincent Capt se situe, dans une double filiation – l'analyse textuelle des discours (Jean-Michel Adam), et l'anthropologie du langage (Henri Meschonnic, Gérard Dessons). Cet objet impose cet effort métathéorique, car pour Vincent Capt les « écrits bruts » eux-mêmes défient et bousculent les pratiques critiques. Comme l'Art brut, ils sont/ont leur théorie : « Cet art est d'abord une pensée de l'art, une pensée critique de son action sur la société et, plus fondamentalement encore, sur l'ensemble de nos systèmes de lecture préétablis (politique, institution, parenté, genre ou... linguistique » (p. 24). Pour Jean Dubuffet, « l'art est toujours fou » (lettre inédite citée p. 25) ; pour Vincent Capt, cette folie est le nom même de la puissance critique de ces écrits.